

Gisèle Prassinos, voyageuse de la mémoire

Jean-Guy Pilon

Volume 1, numéro 6, novembre-décembre 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pilon, J.-G. (1959). Gisèle Prassinos, voyageuse de la mémoire. *Liberté*, 1(6), 370-373.

Gisèle Prassinos, voyageuse de la mémoire

JEAN-GUY PILON

Son oeuvre est de lumière: un fruit qui éclate entre les mains d'un enfant, une odeur qui ressuscite un émoi, un amour ou un chagrin, une porte ouverte sur les abîmes de la mémoire. Depuis *Le Temps n'est rien*¹ publié en 1958, jusqu'à *La Voyageuse*² qui vient de paraître, Gisèle Prassinos poursuit la même lutte. Elle nie le temps et le dépasse. Elle l'anéantit d'un battement de paupières; son propre visage se substitue à mille visages antérieurs, sa vie se métamorphose en d'autres vies passées qui s'éclairent subitement pour retomber un instant plus tard dans le néant. Il faut reprendre, retrouver à la faveur d'une sensation nouvelle, le fil d'Ariane qui peu à peu permettra d'apercevoir toutes les années, non pas les unes après les autres, mais éparées dans le jardin secret et ne se révélant qu'au bout de la patience, comme l'amande finalement extraite justifie l'écorce qui l'enveloppait.

Le Temps n'est rien n'est pas une plate apologie de l'enfance mais une re-crédation qui se superpose à la vie présente et qui devient la réalité. Au début de son roman, Gisèle Prassinos écrit: "Consciemment, pour tourner le dos à la vie, Le Muguet, adulte, se nourrissait de son enfance. Tout ce qui n'existe plus l'enchantait, parce qu'au lieu de détruire les obstacles de la réalité qu'elle contournait les yeux fermés, elle préférait s'intéresser aux difficultés mortes, résolues.

Elle était le parasite, l'artiste, le conservateur fantaisiste de sa jeunesse. Son inlassable visiteuse. Elle n'admettait le présent que comme moyen dont la fin était le passé; l'avenir que comme futur-présent au service du passé. Tout était prétexte à ressaisir et à engraisser les années écoulées.

Le Temps n'est rien se déroule sur des plans divers qui s'enchaînent, s'appellent et se répondent selon une logique qui ne se

¹ et ² Librairie Plon.

laisse pas immédiatement percevoir. La narratrice recompose patiemment des moments de conscience et des états d'âme dont elle ne nous dévoile jamais que des fragments. D'épisode en épisode, la tapisserie se crée, s'éclaire, se perfectionne. Ce n'est que vers la fin du livre qu'on peut saisir dans son ensemble le sens de la légende qui vient de nous être racontée; c'est en relisant *Le Temps n'est rien* qu'on en éprouve tout le charme et toute la puissance.

En marge du poème — puisqu'il s'agit bien d'un poème — une histoire se précise: *Le Muguet* découvre et réinvente le monde selon les virtualités multiples de son âge et de son coeur. Elle est entourée d'un père qu'elle admire sans réserve, d'une grand-mère abracadabrante, de son frère *le Chef* qui la devance dans l'imaginaire et le fantastique, et de quelques autres. Il y a aussi *l'Etudiant étranger*, le premier amour du Muguet, qui traîne avec lui l'illusion et l'inquiétude de l'adolescence et que l'auteur prend plaisir à rendre légèrement ridicule. Il y a aussi d'autres personnages plus ou moins réels; ceux qui sont de chair et ceux que le génie de l'enfance invente ou à qui il prête des allures ou des dimensions extraordinaires. Les événements sont empilés pêle-mêle les uns par-dessus les autres, et Gisèle Prassinos retire de l'amas de la mémoire des êtres à qui elle redonne vie en dehors du temps, par delà le temps.

Alors que dans *Le Temps n'est rien* la situation n'existait pas — une verrière qui s'illumine peu à peu n'a pas de situation — dans *La Voyageuse*, l'auteur a situé son personnage dans deux univers liés l'un à l'autre; le présent: Laura est mariée et sa mère adoptive l'accompagne à l'aéroport où elle doit s'embarquer pour rejoindre, au delà des mers, les personnages de son univers passé: sa mère, sa soeur, son frère. Tout le roman se déroule entre l'instant où les deux femmes montent dans le taxi et l'instant où l'avion décollera.

Laura revit le passé avec une acuité douloureuse. Durant l'occupation, elle fut abandonnée par sa mère et resta devant la porte de l'appartement pendant que les autres fuyaient à l'étranger: sa mère agissait avec elle comme une étrangère, son frère infirme et malade, sa soeur aînée qui fut sa véritable mère et dont l'absence sera très dure à supporter pour l'enfant. Ces heures

d'attente ont été pour elle l'épreuve la plus pénible et ont creusé en même temps un fossé infranchissable entre ce qui avait été jusqu'alors sa vie et ce qu'elle est devenue par la suite. C'est cette première partie de sa vie qui lui revient en mémoire et elle seule. L'autre ne compte pas, et ne pourrait s'expliquer que par la première. On croirait que Laura, au sortir d'un sommeil au cours duquel elle aurait vieilli de vingt ans, cherche à se reconnaître, à se définir, à se situer, à s'appuyer enfin sur quelque chose de solide: une enfance, une famille, une vie. Elle ignore à cette heure qui elle est, elle veut savoir qui elle a été.

L'image de la petite fille abandonnée sans explication, revient souvent dans le récit comme un leitmotiv. Est-ce la raison déterminante, le motif ultime qui empêche Laura de partir, à la dernière minute? Probablement. N'y a-t-il pas là contradiction apparente puisqu'elle semble choisir le présent et refuse de renouer avec le passé, avec sa famille, avec son enfance? Non pas, puisqu'en choisissant de rester, Laura choisit véritablement son passé, mi-imaginaire et mi-réel, son passé à elle qui serait sans doute détruit si elle retrouvait sa famille où elle serait confrontée avec un présent qui ne serait pas à elle et ne se confondrait pas avec le passé, alors qu'en refusant cette confrontation elle demeure liée à sa mémoire et à l'identification qui lui est nécessaire.

* * *

Les images de la mort sont fréquentes dans l'oeuvre de Gisèle Prassinos; la mort des parents, des grands-parents, de la petite fille dont la tête arrachée dans un bombardement pendait dans l'escalier, la mort de l'oncle, la mort lente et interminable de certains vieillards, d'autres encore. L'auteur écrit dans *Le Temps n'est rien*: "*Je possède un caveau familial: mon esprit, où les morts ne sont pas voués de force au repos. Ils sont libres et s'ils le veulent, rien ne les empêche de recommencer une vie — il y a dans ma tête les éléments nécessaires à ce jeu — toute pareille à celle qu'ils ont vécue. Du moins, tant que je demeurerai, moi, sur terre.*" (p. 129)

Entre les deux livres, il y a des correspondances, des appels, comme des reprises de certains thèmes annoncés précédemment, des similitudes étonnantes. Ainsi l'épisode de Laura abandonnée par sa mère, épisode qui est à proprement parler le noeud et le

point d'appui de *La Voyageuse* est annoncé dans *Le Temps n'est rien* par ces lignes qui deviennent symbole: "A l'aube, la femme ouvrit la porte de la maison. Elle tenait à la main une valise. A l'enfant qui s'était réveillé et levé au bruit de ses pas, elle donna une légère bourrade pour l'empêcher de la suivre, car dans son regard, elle avait lu qu'il devinait son abandon." (p. 14) On peut en voir aussi un prolongement dans deux courtes nouvelles publiées par l'auteur dans une revue: *La File d'attente* (*Lettres Nouvelles*, no 65, novembre 1958) et *La Robe de laine* (*Lettres Nouvelles*, no 27, 28 octobre 1959).

L'oeuvre de Gisèle Prassinos est d'une discrétion et d'une pudeur de sentiments remarquables; l'on pourrait appliquer à tous ses personnages principaux, *Le Muguet*, *Laura*, *Le Chef* et jusqu'à un certain point aussi à la mère de Laura cette phrase de *Le Temps n'est rien*: "Mais l'amour comme toutes les choses brûlantes me fait peur et je le garde en moi, je le cache pour qu'on ne le voie pas et pour ne pas le voir moi-même." (p. 10)

Les livres de Gisèle Prassinos échappent à toute analyse définie. Si le mot n'avait pas été employé pour désigner une denrée romanesque de bas étage, on pourrait dire qu'il s'agit ici d'une littérature du coeur inassouvi, en donnant à cette expression toute la noblesse, toute la grandeur et toute l'émotion possibles.

L'écriture de Gisèle Prassinos est lumineuse et somptueuse. Une langue admirable, un souci constant de la beauté formelle. Un poème resplendissant. André Breton disait: "*Le ton de Gisèle Prassinos est unique: tous les poètes en sont jaloux.*" Cette affirmation qui date, je crois, du temps du surréalisme dont Gisèle Prassinos fut la grande découverte, est doublement vraie aujourd'hui.

Au sujet de *Le Temps n'est rien*, Jean Cocteau écrivait: "Je suis entré dans ce livre comme on se couche et comme on cherche à surprendre l'étrange bascule entre un monde absurde et médiocre et un monde absurde et fabuleux. Bref, j'ai dormi ce livre, et je crois qu'il n'existe pas compliment plus tendre et plus vif."

Qu'ajouter à cela? Sinon que voici une oeuvre de beauté, précieuse comme la vie elle-même, une oeuvre essentielle si l'on croit à la géographie du coeur et de la mémoire.

Jean-Guy Pilon